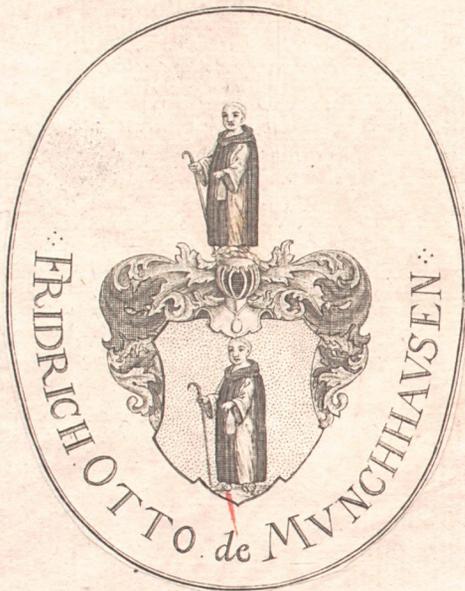


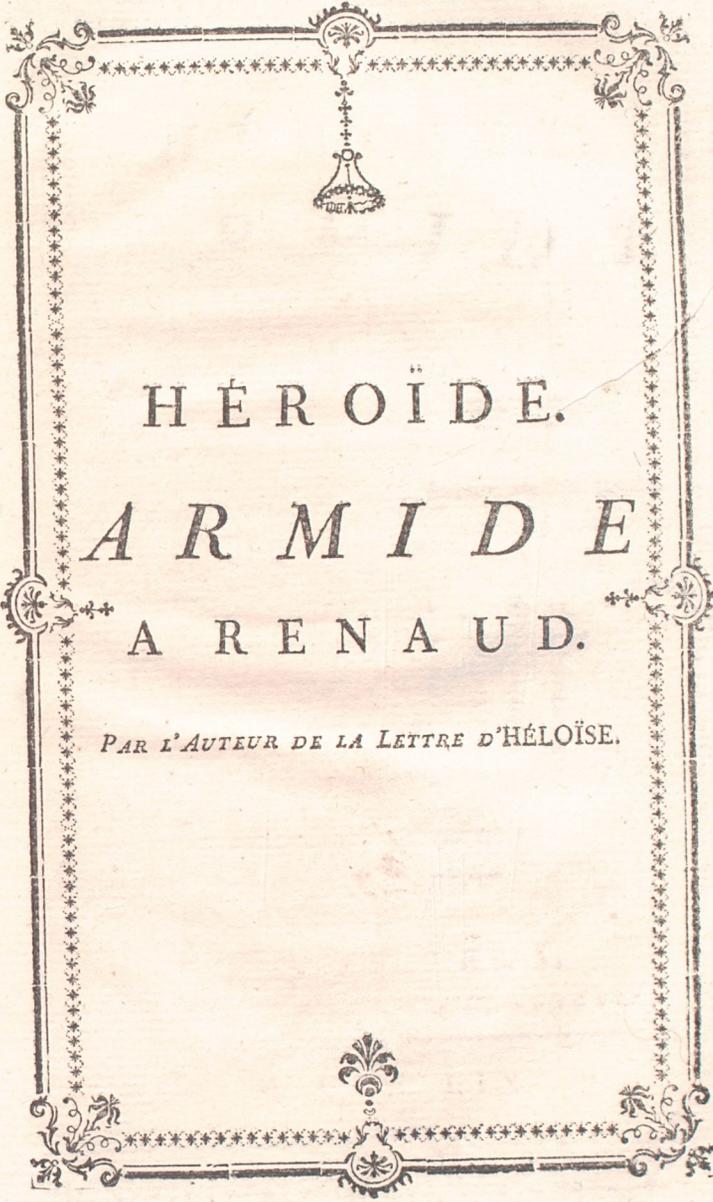


~~27~~
2



1601.

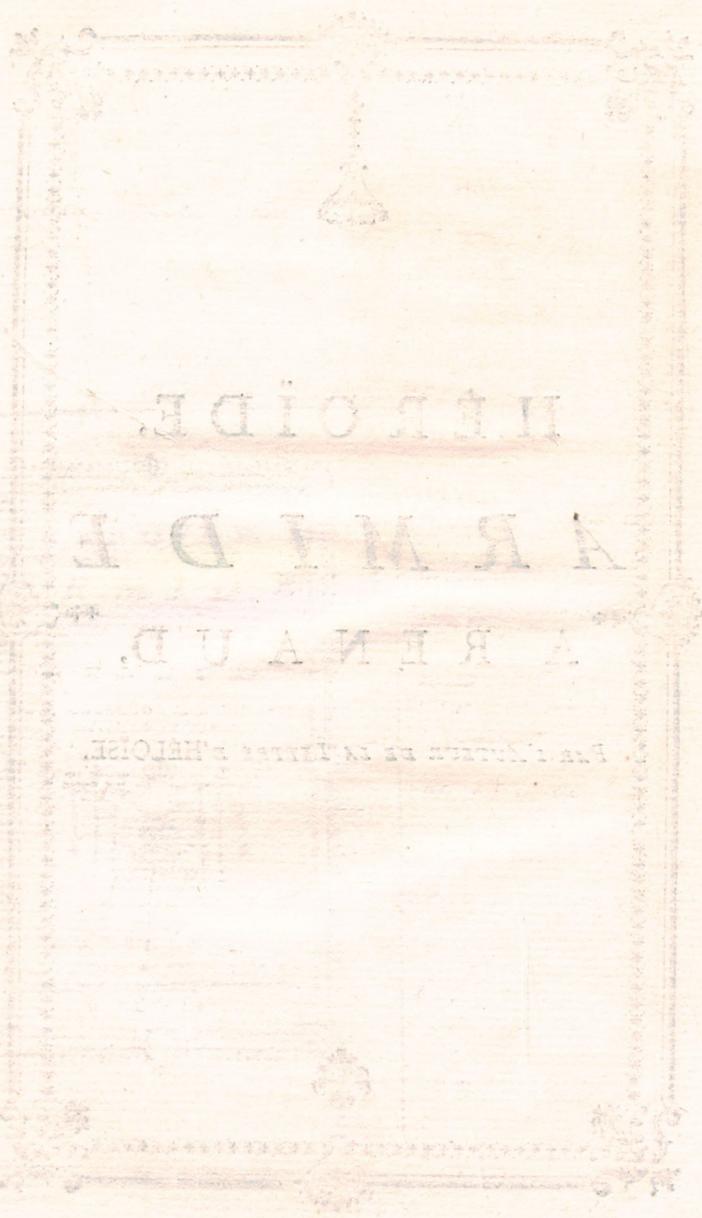




HÉROÏDE.
ARMIDE
A R E N A U D.

PAR L'AUTEUR DE LA LETTRE D'HÉLOÏSE.





HEROIDE

ARMIDE

ARINAUD

PAR MONTAGNE DE LA FAYE & HENRIQUEL



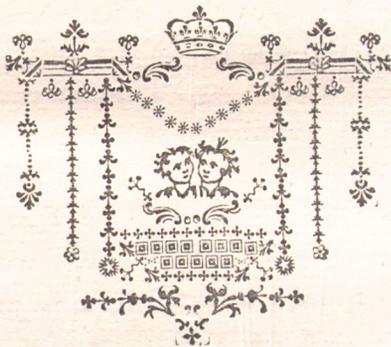


H É R O Ï D E.
A R M I D E

A

R E N A U D.

Par M. COLARDO , Auteur de la Lettre
d'*HÉLOÏSE* & d'*ASTARBÉ*.



A L O N D R E S,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LIX.

UNIVERSITÄT SACHSEN-ANHALT
LEIPZIG

HERN
HERRN

ALM
ALM

ALM
ALM

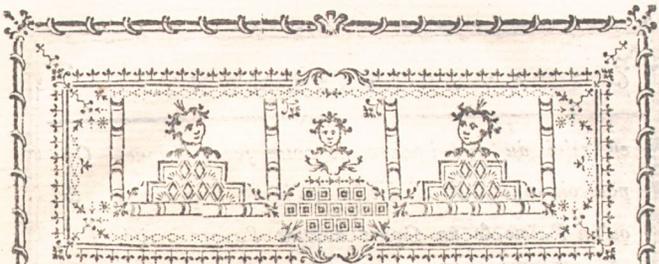
ALM
ALM

ALM
ALM

ALM
ALM

ALM
ALM





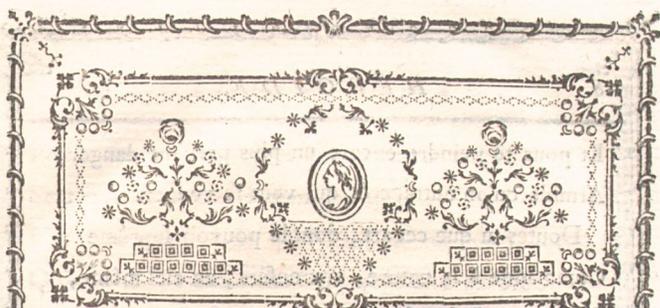
AVERTISSEMENT.

E succès de la Lettre d'Héloïse à Abailard, m'a déterminé à faire un nouvel
*L**essai sur ce genre de Poësie, presque in-*
connu dans notre Langue. Ovide en a
fixé le caractère par le nom d'HÉROÏDE qu'il lui a
donné. Il prend pour sujet les amours des Héros ou des
Personnages illustres. Il diffère, en cela seulement, de
l'Élégie, qui ne chante ordinairement que les amours
des Bergers. Cette dernière, en gémissant sur des passions
chimériques & de pure imagination, s'est décréditée par
sa froideur. L'Héroïde a cet avantage sur elle, que
s'apuyant sur des faits historiques, ou sur une fiction
reçue, elle a nécessairement plus de chaleur & plus
d'intérêt.

L'Épifode admirable d'Armide à Renaud, dans la
Jérusalem délivrée, m'a fourni la fable & les situations.
Je n'ai aucun doute sur la bonté de mon sujet, puisqu'il

est celui du chef-d'œuvre de notre scène lyrique. On pourroit cependant m'objecter qu'il est trop connu, & qu'un Poëme & un Opéra doivent l'avoir épuisé. J'ai suivi l'exemple d'Ovide, qui, d'après Virgile, a fait sa Lettre de Didon à Enée, & qui s'est copié lui-même dans celle de Médée à Jason. Il avoit fait une Tragédie sur ce sujet, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. J'ai donc, comme lui, rassemblé dans une seule Lettre & sous un même point de vuë, les différentes parties d'un Épisode répandues dans un Poëme. Heureux ! si j'ai mis à profit les beautés de mon modèle, & si le suffrage du Public m'enhardit à consacrer quelques veilles à ce genre de Poësie.





HÉROÏDE.
ARMIDE
A R E N A U D.



AROUCHE Européen , qui , des rives
du Tibre ,
Viens , au sein de la paix , troubler un
peuple libre ,
Et qui , dans tes fureurs , nous préparant des fers ,
Veux à tes préjugés soumettre l'Univers ;
Détestable Croisé , Chrétien lâche & perfide ,
Tremble , cruel Renaud ! . . . connois les traits d'Armide.
Tremble ! ce ne sont plus ces chiffres amoureux ,
L'un dans l'autre enlaffés & garans de nos feux.
Ce n'est plus cette Armide à tes loix enchaînée ,
C'est Armide en fureur , Armide abandonnée ;

Et pour te peindre encore un plus pressant danger,
Armide qu'on outrage & qui veut se venger.

Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir suprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,
Et qui, par l'ascendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puissant que les Dieux;
Doutes-tu que cet art, qu'employa ma tendresse,
Ne serve également ma fureur vengeresse?

Quoi! sous le ciel épais des plus affreux climats,
Sur des monts couronnés par d'éternels frimats,
Sous ces pôles glacés, où froide & moins féconde,
La nature languit aux limites du monde,

J'aurai pu, dans des lieux sauvages & deserts,
Créer, pour mon amant, un nouvel Univers;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainsi que mon amour, faire éclater ma rage!

Non, non, contre un ingrat armons les Éléments.
Effrayons, par sa mort, les volages amans;
Et que percé de coups, sous les murs de Solime,
L'infidèle Renaud expire ma victime.

Malheureuse! où m'égare un désespoir mortel?

Tu ris de mon courroux & tu le peux, cruel.
Sans doute tu sçais trop qu'une amante timide,
Tremblante & désarmée à l'aspect d'un perfide,

Foible

Foible encor pour l'objet de son amour trahi,
Sent qu'il est regretté bien plus qu'il n'est haï.
Moi, me venger! de qui? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit, mais, hélas! que j'idolâtre encore!
Non, Renaud, ne crois pas qu'Armide, en sa fureur,
Achet la vengeance au prix de son bonheur.

Il est vrai: quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ses drapeaux dans les champs d'Idumée,
Quand tes lâches Chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur Dieu dans le sang des mortels,
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon pere,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juste colère,
De purger, à jamais nos Etats opprimés,
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les Dieux des rives infernales,
Bien-tôt j'allai semer dans vos tentes fatales
Cet esprit de discorde & de rivalité,
Qu'entre les Héros même, excite la beauté.
De vos Chefs imprudens les ames divisées,
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées,
Et je traînai captifs aux prisons de Damas
Ces superbes Chrétiens, enchainés sur mes pas.

Toi seul, cruel Renaud, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire,

Et jettant sur Armide un coup d'œil dédaigneux,
Lui préféras la guerre & ses plaisirs affreux.
Tu fis plus : non content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes.
Des esclaves Chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'Univers.
Armide, dans ces tems, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Etoit loin de prévoir que tu devois un jour,
Ecraser son orgueil sous le joug de l'Amour.
Ah ! lorsqu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie ;
Quand le souffle infecté de ta noire fureur,
D'une fureur égale empoisonnoit mon cœur,
Aurois-je pu penser que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine ?
Et cependant, cruel, quand ma main dans ton sang
S'aprêtoit à laver la honte du Croissant ;
Quand, vengeant à la fois mon injure & Solime,
J'allois finir nos maux par un coup légitime,
Ce fut dans cet instant, que mon cœur égaré,
Sentit naître le feu dont il est dévoré.
Si-tu le peux encor, rappelle à ta mémoire
Ce jour honteux pour moi... ce jour de ta victoire.

Si ton ame infidelle en hait le souvenir ,
C'est , en le rapellant , que je veux te punir ;
Suplice encor trop doux pour un perfide , un traître ,
Qui l'est par fanatisme , & qui se plaît à l'être.

J'avois juré ta mort : au gré de mon courroux ,
Un sommeil imprudent te livroit à mes coups.
Ah ! Dieux , pourquoi ma main , dans cet instant funeste ,
N'osa-t'elle percer un cœur qui me déteste ?
J'ai frémi , malheureuse , & j'ai crains de fraper !
Mon bras , en t'immolant , pouvoit-il se tromper ?
C'étoit Renaud , Renaud , ce guerrier indomptable ,
Ce soldat de Dudon , ce Héros redoutable ,
Ce destructeur barbare , armé contre les miens ,
L'effroi des Musulmans & l'apui des Chrétiens.
Mais Renaud n'avoit point cette armure terrible ,
Ce casque ensanglanté qui le rend invincible ,
Qui , le cachant alors , sous son panache affreux ,
Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
J'aurois bravé Renaud sous le poids de ses armes ;
Mais Renaud defarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi ?
Je crois te voir encor sous un Mirthe endormi ,
Les yeux apesantis , fermés à la lumière ,
Mélant aux doux Zéphirs ton haleine légère ,

Sur un tapis de fleurs négligemment couché,
Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre panché,
Le front à découvert, la bouche à demi close,
Charmant... Semblable enfin à l'Amour qui repose.
Tes blonds cheveux flottoient, à l'aventure épars.
Un Dieu sembloit alors s'offrir à mes regards.

Dans mes mains, cependant, le poignard étincelle
Je m'élançe vers toi... je frémis... je chancelle.

Déjà je ne veux plus ni fraper ni punir.

J'aime Renaud!... je l'aime... ai-je pu le haïr?

Quelle étoit mon erreur? Renaud est tout aimable!

Ce n'est plus ce Chrétien, ce mortel méprisable,

Ce soldat fanatique & cruel tour à tour:

Ce n'est plus mon tyran... C'est Renaud!... c'est
l'Amour!

Mais que vois-je! son front est couvert de poussière!

L'ardeur du jour le brûle! ô ciel! que vais-je faire?

Une horrible sueur déjà le fait pâlir!

Ah! qu'un baiser l'essuye!... est-il fait pour souffrir?

Reçois, mon cher Renaud, ce doux baiser d'Armide.

Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.

Il dort!... Vents, taisez-vous: respectez son som-
meil.

Dieux! qu'il sera charmant à l'instant du réveil!

Il va me préférer à l'Europe, à la terre.
Il est fait pour l'amour & non pas pour la guerre.
Pour l'amour! mais Renaud est né mon ennemi!
Il est vrai; mais Renaud dans sa haine affermi,
Pourroit-il! ... je crains tout :... enchaînons ma conquête.
Loin du camp des Chrétiens que le plaisir l'arrête;
Que le tissu des fleurs, celui de mes cheveux,
Le serrent dans mes bras de mille & mille nœuds.
Partons, & dans un char traversant l'Empirée,
Transportons mon amant dans une Isle ignorée,
Où mon amour jaloux soit certain de sa foi,
Où je fois toute à lui, comme lui tout à moi.
J'arrive : la nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie;
Et se reproduisant au gré de mon amour,
Du plus affreux desert fait le plus beau séjour.
Au moment du réveil, quelle fut ta surprise!
Aux pieds de son vainqueur Armide étoit assise.
Cette fière Princesse, Armide dont le bras,
Quelques instans plutôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant, à son tour, de te voir inflexible,
Paroissoit implorer le Dieu le plus terrible,
Et me livrant entière à de justes frayeurs,
J'embrassois tes genoux, arrosés de mes pleurs.

Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes,
Puisse-elles sur toi ce que n'ont pu mes charmes !
Je t'aime, je t'adore, & mon cœur enflammé,
Pour prix de son amour demande d'être aimé.
Au trône de Solime en vain ton bras aspire.
Renonce à cet espoir. Je t'offre un autre empire,
Un empire plus doux & plus digne de toi,
L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
Quitte ce fer horrible & cet airain barbare ;
Laisse agir le croissant & la triple Thiare.
Abandonnons au fort ces intérêts divers :
Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
Viens, suis-moi, cher amant.... viens.... ce sombre
bocage,
Ce temple de l'amour & son plus bel ouvrage ;
Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
Le souffle du zéphir & le chant des oiseaux ;
La nature, en un mot, au plaisir nous appelle :
Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle.
Viens.... tu me suis.... l'Amour dans nos embras-
semens,
De deux fiers ennemis fait deux tendres amans.
L'ardente activité, de ses rapides flammes,
Fond nos cœurs, les unit, & concentre nos amés.

D'un seul & d'un même être il vient nous animer,
Renaud vit, de ma vie, & je vis pour l'aimer.

Que j'étois loin alors de te croire un perfide !
Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuse Armide.
O jour délicieux ! ô fortunés momens,
Où les plus doux baisers scellèrent nos sermens !

An coucher du soleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me disois : » Armide . . . je t'adore !
» Que tu me fais haïr les jours, les tristes jours,
» Où le Dieu des combats m'enlevoit aux amours !
» J'ai vécu sans t'aimer, ô ciel ! & j'ai pu vivre !
» Pardonne . . . Foible alors & ne pouvant poursuivre,
Tu laissois échaper de tes yeux attendris,
Ces larmes de l'Amour plus douces que les ris ;
Et te précipitant au sein de ta maîtresse,
Passant de la douleur à la plus tendre yvresse ;
Tu me faisois goûter au sein des voluptés,
Des plaisirs toujours vifs & toujours répétés.
Nous expirions d'amour ; mais nos levres actives
Fixoient, par des baisers, nos ames fugitives ;
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs,
Voloient de l'un à l'autre & suivoient nos soupirs.

Dans ces embrassemens que je me crus heureuse !
Je me livrois entière à ta flamme trompeuse,

Et j'étois loin encor, trop loin de soupçonner,
Que mon volage amant voulût m'abandonner.

O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste ;
Epouvantable jour, que je n'ai pu prévoir ;
Dois-je, en te rapellant, combler mon désespoir ?

Je ne sçais quels mortels, deux Chrétiens que
j'abhorre,

Secourus par un Dieu que je hais plus encore ;
Franchissant, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
Dont les flancs escarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent, & te parlant de gloire & d'héroïsme,
Rallument dans ton cœur les feux du fanatisme.
Les barbares bien-tôt, t'arrachant de mes bras,
Du sein des voluptés t'entraînent aux combats.
Tremblante, je m'écrie, arrête, ingrat ! arrête !
Tu ne m'écoutes point ! déjà la voile est prête !
Je fatigue les airs de cent cris superflus :
Ton vaisseau part, fuit, vole & je ne te vois
plus.

Mes lugubres clameurs remplissent le rivage.
Je me traîne en pleurant vers ce charmant bocage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs.
L'Echo, le seul écho répond à mes soupirs.

Par

Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Foible alors, & cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe sur ce lit de gazon & de fleurs,
Où mes baisers payoient tes baisers imposteurs,
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.

O ciel ! il est donc vrai que mon amant me fuit !
Tristes Divinités de l'inférieure nuit,
A mes accens plaintifs sortez du noir empire,
Embrassez ce Palais que l'Amour sçut construire.
Volez, portez par-tout le fer & les flambeaux ;
Ravagez ces jardins, desséchez ces ruisseaux,
Anéantissez tout, l'Univers & moi-même ;
Mais, épargnez encor le perfide que j'aime.
Qu'il vive ! ... il vit l'ingrat, & son barbare cœur,
Peut-être insensible aux cris de ma douleur !

Le croirai-je, Renaud, que ton ame infidelle,
Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle ?
M'abandonneras-tu sur ces rocs calcinés,
Sur ces sommets affreux, de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la nature engourdie
E xpire loin du Dieu qui lui donnoit la vie,
Où je ne puis, enfin, par mes enchantemens,
Ce que pouvoit un seul de tes regards charmans ?

Non, Renaud: prends pitié d'une Amante égarée,
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée.

Pour toi j'ai tout quitté, mon pere, mon pays,
Mes devoirs, mes sermens; je les ai tous trahis.
De quel ceil, de quel front oserois-je paroître
Dans les murs de Damas, que tu détruis, peut-être,
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire aux soins de mon amour?

Parle: dois-je montrer à la terre étonnée,
Armide dans les pleurs, Armide abandonnée?
Puis-je enfin, sans rougir, exposer à ses yeux
Mon deshonneur... ce prix dont tu payas mes feux?

Mais, que dis-je? Est-ce à moi de redouter la honte?
Je t'aime avec fureur & l'amour la surmonte.
Permetts que ton esclave accompagne tes pas.
Traîne-moi dans ce camp, où mes foibles pas
Allumèrent des feux de discorde & de haine.
J'enchainai des Chrétiens... venge-les & m'enchaîne.

Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'Amante il flatte ma douleur.
Dans son camp, près de lui, s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre & le rang de captive.
J'en prendrai, sans rougir, les vêtemens affreux,
Déjà j'ai dépouillé ces tresses de cheveux,

D'un front, couvert d'ennuis, inutile parure.
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.
Oùi, Renaud, laisse-moi voler à tes genoux.
Esclave & dans tes fers mon fort fera plus doux.
Quels soins je te rendrai, quand le Dieu des batailles
T'entraînera sanglant au pied de nos murailles !
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton sein
D'un fer impénétrable & du plus dur airain.
Moi-même je ceindrai ta redoutable épée.
Enfin, que te dirai-je ? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre & marchant sur tes pas,
Armide te suivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuirasse pesante
Ne pourront rassurer ta malheureuse Amante.
Craignant à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il est, ton cœur n'en soit percé ;
Le sein, le sein tremblant de la fidelle Armide,
Contre ces traits mortels te servira d'Egide ;
Heureuse, si bien-tôt expirante à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux !
Mais, que dis-je ? Où m'emporte un espoir qui m'égare ?
Ah ! cruel, je prévois ta réponse barbare !
» Armide, me dis-tu, j'ai dû trahir tes feux.
» J'aime un Dieu moins facile & plus grand que tes Dieux.

» Je suis Chrétien. Ma loi rigoureuse & sévère,
 » M'accufoit dans les bras d'une femme étrangère.
 » Aux pieds d'une Idolâtre, en esclave enchaîné,
 » La gloire gémissoit dans mon cœur mutiné.
 » Sur des ailes de feu la grace descendue,
 » Chasse enfin le nuage épaissi sur ma vue.
 » De mes sens abusés je connois les erreurs.
 » Imite-moi ; renonce à des plaisirs trompeurs.
 » Ne viens point : vis heureuse en oubliant un traître ,
 » Qui le fut par devoir , & qui gémit de l'être.
 » Je te dis en pleurant , un éternel adieu.
 » Je te plains mais enfin j'obéis à mon Dieu.

A ton Dieu ! quoi ! c'est toi qui m'oposes son culte ?
 Ce n'est donc plus l'amour que ton ame consulte ?
 Mais , réponds : dans l'instant , où maître de tes vœux ,
 Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux ,
 Pourquoi m'avoir caché cet obstacle invincible ?
 Ton Dieu , dans ce moment , étoit-il moins terrible ?
 Ah ! cruel , libre alors d'aimer ou de haïr ,
 N'as-tu choisi d'aimer que pour mieux me trahir ?

Non , tu n'es point le fils de la belle Sophie.
 Non ; ne te vante point de lui devoir la vie.
 Le Caucaze , au milieu des neiges , des glaçons ,
 Te conçut dans la nuit de ses antres profonds ;

Ou la mer , en fureur , te roulant dans son onde ,
Te vomit sur ses bords pour le malheur du monde.
Ingrat , il te sied bien de vanter ta vertu ,
D'oposer à l'amour un devoir prétendu ?
Va , crois-moi : deormais cesse de te contraindre.
Tu feignis de m'aimer , & tu feins de me plaindre.
Quand je vois , dans ton cœur , mon amour oublié ,
Que m'importent les soins de ta fausse pitié ?
Vis en paix , me dis-tu , Qui ? moi , que je respire !
Arrache donc , cruel , le trait qui me déchire !
Où puis-je la trouver cette tranquille paix ?
Loin de moi , sur tes pas , elle a fui pour jamais.
Ne crois point , cependant , que seule dans les larmes.
Je maudirai l'Amour , & Renaud , & mes charmes.
Euménide cruelle , attachée à tes pas ,
Je te suivrai par-tout , dans ta tente , aux combats.
Par-tout te reprochant ton crime & ton parjure ,
Je te ferai sentir les tourmens que j'endure.
J'en mourrai : mais bien-tôt abusé dans tes vœux ,
Tu descendras toi-même au séjour ténébreux ,
Et , satisfaite alors , mon ombre ensanglantée ,
Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée.
Les enfers mugiront de mes lugubres cris.
Vois si tu veux , ingrat , me trahir à ce prix.

Qu'ai-je dit ? Vains projets d'une Amante infensée !
Qu'un plus doux avenir vient flatter ma pensée !
Ah ! Renaud , cher objet des plus tendres amours ,
Je vais te faire encor d'inutiles discours.
Mais , qu'ils soient pour ton cœur ou pressans , ou frivoles ,
L'honneur perdu , craint-on de perdre des paroles ?
Va , je ne te hais point ; va , je sens que mes pleurs
Dans mon ame attendrie ont éteint mes fureurs.
Quel que soit ton parjure & mon dépit extrême ,
Il est faux que j'abhorre , il est trop vrai que j'aime.
Ecoute : tu m'as dit que ta Religion ,
Que l'amour des combats , que ton ambition ;
Et je ne sçais encor quel ferment homicide ,
Te forçoient malgré toi d'abandonner Armide.
Hé bien , connois l'excès , le pouvoir de mes feux.
Je renonce à mon culte & j'abjure mes Dieux.
Sois le mien désormais. Idolâtre ou Chrétienne ,
Armide n'aura plus d'autre loi que la tienne.
Détermine à ton gré , ma créance , mes mœurs.
Je n'examine rien , soit vertus , soit erreurs ;
Tes devoirs sont les miens & je suis tes exemples.
Déjà ton Dieu m'est cher. Conduis - moi dans ses
Temples.

Heureuse, si bien-tôt par des nœuds éternels
Il unit nos destins au pied de ses autels !
Trop heureuse, en un mot, si par l'amour conduite,
Ta main, sur les débris de Solime détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial ;
Si, quittant à jamais un séjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre ébloui de ta gloire ;
Assise à tes côtés sur ton char de victoire.
J'ose exiger ce gage & ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet espoir, pour me rejoindre à toi ;
Et quel que soit le sort qui m'attende à Solime,
J'y vivrai ton épouse, ou mourrai ta victime.

F I N.

ARMÉE À BERNARD

Mais il n'est pas des grands secrets

Il n'est pas des secrets au ciel de la terre

Les secrets, on ne les voit que dans les cœurs

Tu vois, les secrets des cœurs d'hommes

Peux-tu voir mon cœur de pauvre enfant

Si, dit-on, à jamais un cœur trop laid

Tu me fais voir au Tirocquin de ta gloire

Autre à tes côtés sur son cœur de victoire

Mon cœur est plus grand que le tien

Je pars, dans cet espoir, pour me rejoindre à toi

Et quel que soit le sort qui m'attend à Solme

Je vivrai ton époux, ou mourrai ta victime

FIN



DL

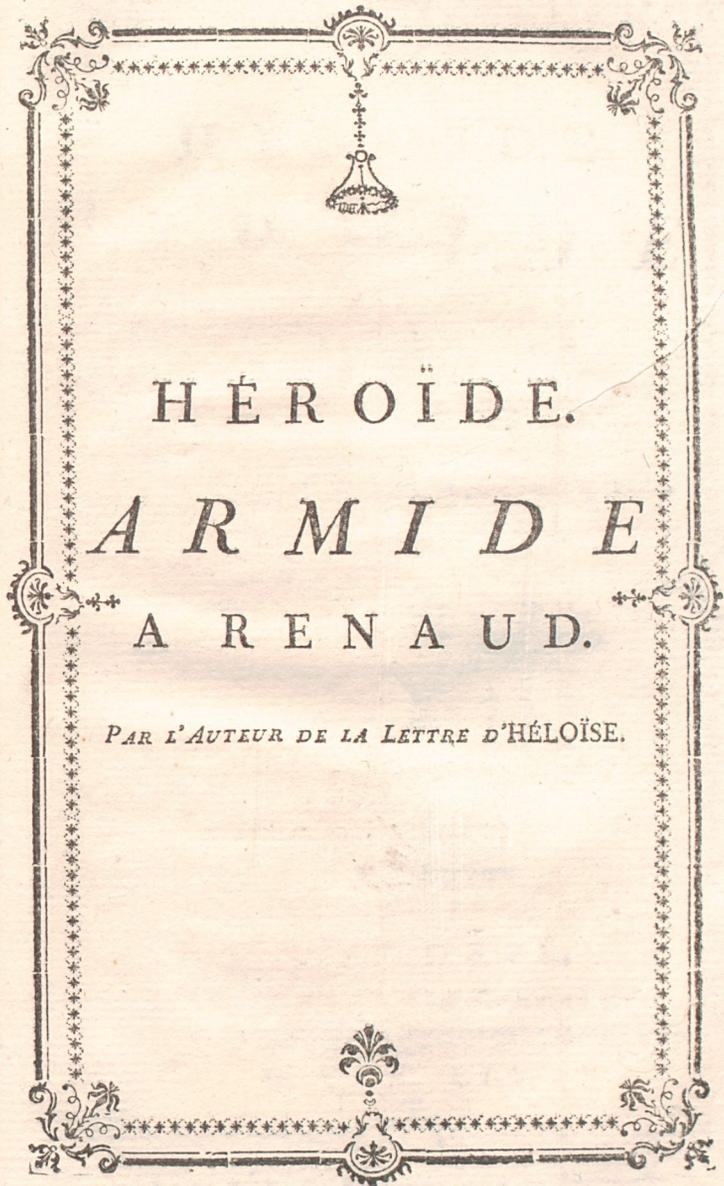
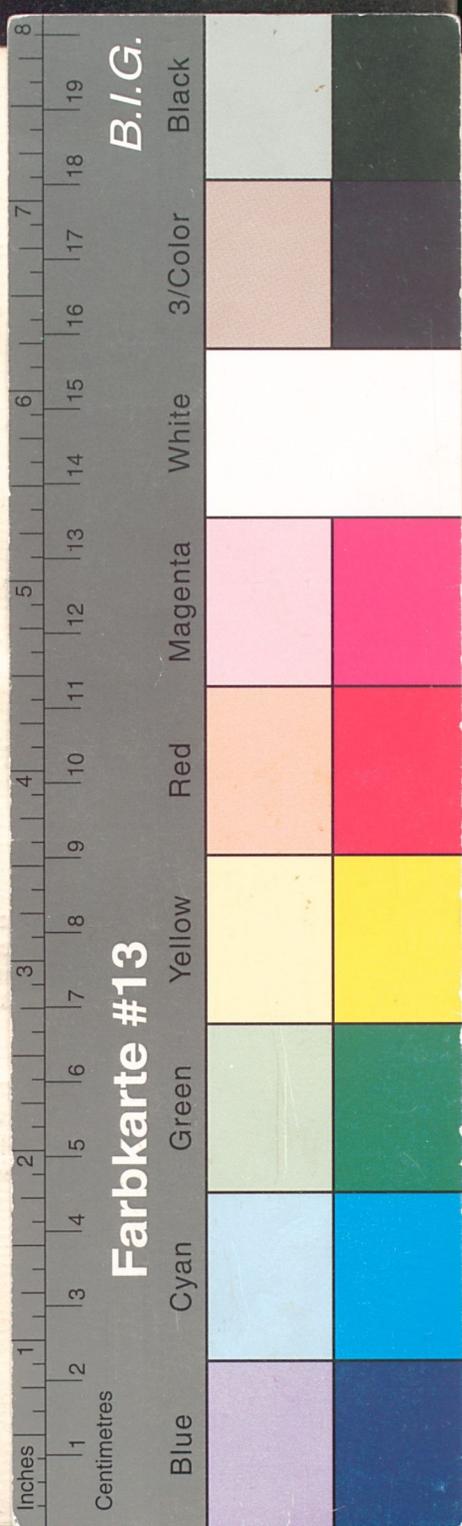
22 $\frac{6}{41}$

AB 22 $\frac{6}{111}$

X 2577077







HÉROÏDE.
ARMIDE
ARENAUD.

PAR L'AUTEUR DE LA LETTRE D'HÉLOÏSE.

